

UN SERMON SOUS LOUIS XIV

I

Un jour (c'était en 1675, au commencement d'avril), deux hommes se promenaient dans les jardins de Versailles, à peu de distance du château. L'un pouvait avoir soixante-cinq ans, l'autre vingt-quatre. Celui-ci portait un manteau d'abbé ; celui-là, l'épée. — Au reste, je ne m'amuserai pas à faire attendre leurs noms. Le plus âgé, c'était le marquis de Fénelon, ancien lieutenant-général dans les armées de Louis XIV ; l'autre était son neveu, l'humble cadet sans qui nous n'aurions probablement jamais entendu parler des aînés ni de l'oncle.

C'était pourtant un homme bien respectable que ce vieux marquis de Fénelon. Après avoir acquis par ses talents et sa valeur l'estime des premiers capitaines de son temps ^a, il s'était livré tout entier aux devoirs les plus relevés de la religion et de la morale ; mais comme sa vie avait toujours été pure, et que sa piété n'était pas le résultat d'une de ces conversions alors à la mode, elle n'avait rien de cette aigreur et de ces petitesse dont les gens de

a. Le grand Condé disait de lui qu'il était *également propre pour la conversation, pour la guerre et pour le cabinet*. — Au plus fort de la manie des duels, il avait eu le courage de se mettre à la tête d'une association de gentilshommes qui faisaient vœu de ne jamais envoyer ni accepter de défi.



condition se garantissaient rarement lorsque, après une vie de désordres, ils revenaient ou s'imaginaient revenir à Dieu^a. Veuf depuis longtemps, il avait eu la douleur de perdre, en 1669, au siège de Candie, un fils qui donnait les plus belles espérances. Toutes ses affections s'étaient partagées, dès lors, entre sa fille et le plus jeune des fils du comte de Fénelon, son frère. Celui-ci vivait encore ; mais il était heureux de céder à un tel frère quelques-uns de ses droits de père et de chef de la famille.

A la cour, où, du reste, il ne venait presque jamais, le marquis de Fénelon avait la réputation d'un second Montausier. C'est assez dire que les courtisans ne l'aimaient guère, bien que forcés de l'estimer.

Ce jour-là donc, il était à Versailles. La cour venait d'arriver de Saint-Germain, où elle avait passé l'hiver^b. Il arrivait, lui, de ses terres du Périgord, où il avait aussi passé l'hiver, et où il comptait retourner dès qu'il aurait terminé quelques affaires, soit à Versailles, soit à Paris. La plus importante, c'était de voir son neveu.

Il n'était cependant ni assez Périgourdin comme gentilhomme, ni assez stoïcien comme philosophe, pour ne prendre aucun intérêt aux nouvelles d'une cour qui donnait le ton à l'Europe ; d'autant plus que son neveu, attaché à la chapelle du roi, était en position de lui en donner de très intimes.

C'était donc de nouvelles qu'ils discouraient en se promenant. L'abbé contait avec esprit, et plus d'un courtisan eût été peut-être

a. Voir dans l'*Histoire de Fénelon*, par le cardinal de Bausset, livre I, quelques lettres du marquis à son neveu. Elles sont admirables de douceur et de gravité, de philosophie et de foi.

b. Ce ne fut qu'en 1683 que Louis XIV se fixa pour toute l'année à Versailles.



étonné de le trouver si bien au fait de tout. Ce n'était pas qu'il eut pris part aux petites intrigues dont il débrouillait si bien la chronique ; mais il avait l'art de voir, de bien voir, et, ce qu'il ne voyait pas, il le devinait mieux que personne. Peu d'hommes ont mieux connu le cœur humain ; on pourrait même dire qu'à cet égard il l'emporta sur Bossuet. Les vues de celui-ci avaient plus de grandeur ; celles de Fénelon, plus de finesse. Le premier, comme l'a dit un historien^a, connaissait mieux *l'homme* que *les hommes* ; le second, pourrions-nous ajouter, connaissait *les hommes et l'homme*, — ce qui ne veut pas dire qu'il ne s'y soit jamais trompé.

Après avoir tantôt souri, tantôt froncé le sourcil, au récit de quelques anecdotes dont nous n'avons que faire ici :

— Et madame de Montespan, dit l'oncle, où en est-elle avec le roi ?

— Rien de nouveau, dit l'abbé. On avait cru voir quelques nuages ; mais le roi ne paraît pas refroidi. Elle règne en paix^b, et toute la cour est à ses pieds.

— J'espère bien qu'on n'y a pas vu mon neveu ? . . . dit le marquis en s'arrêtant, et en fixant sur le jeune homme un regard scrutateur.

— Non, mon oncle ; vous me l'aviez défendu.

— Ah ! voilà votre raison ?

— Je ne vous ai jamais désobéi, vous le savez bien.

a. M. De Barante.

b. On a récemment découvert, dans les archives de la ville de Perpignan, une lettre de Louvois à M. de Macqueron, intendant du Roussillon en 1669. Le ministre lui enjoint d'avoir l'œil sur toutes les occasions qui s'offriront de vexer et de perdre le marquis de Montespan, coupable d'avoir pris le deuil de sa femme à la naissance du premier enfant qu'elle avait eu de Louis XIV.



— Non ; mais je voudrais que vous n’eussiez pas eu besoin de ma défense, et je vois malheureusement, à votre ton, que vous seriez assez d’humeur à suivre le torrent. Vous m’avez obéi, c’est bien ; mais je n’aurais pas cru que mon neveu eût à se faire violence pour ne pas aller grossir la cour de cette femme. . .

— Tous les évêques y vont.

— Tant pis pour eux et pour l’Église.

— Je ne dis pas qu’ils fassent bien ; mais c’était plus qu’il n’en fallait pour mettre à l’abri des reproches un pauvre aumônier. . .

— Morale de cour, mon neveu, morale de cour ! Si c’est mal, c’est mal ; pas de milieu. Que m’importe que les autres ne vous fassent pas de reproches, si je suis forcé de vous en faire, moi ?

Il avait raison le digne marquis ; mais, sans excuser l’erreur du neveu, nous la concevons. En étudiant l’histoire de ces temps, on ne tarde pas à s’apercevoir que les contemporains de Louis XIV étaient invinciblement conduits à avoir pour lui d’autres yeux que pour le commun des hommes, et à le juger, même dans leur cœur, sur des lois tout exceptionnelles. Il va sans dire que nous ne parlons pas des courtisans de profession ; ceux-là,

Peuple caméléon, peuple singe du maître,

on ne s’étonne pas qu’ils fussent prêts, comme toujours, à ne rien voir ou à tout approuver^a. Mais le roi savait donner à ses plus coupables désordres une noblesse, une grandeur, dont il paraît que les gens les plus graves subissaient tous plus ou moins

a. Voir, dans les *Mémoires* de madame de Motteville, combien l’on s’étonnait que la reine-mère trouvât à redire aux galanteries de son fils. On ne comprenait pas qu’elle pût s’en inquiéter, tant que son influence sur le jeune roi n’en recevait pas d’atteinte ; on la trouvait bien simple de ne pas chercher tout uniment à s’en faire un nouveau moyen de crédit.



l'influence. « C'est le génie du temps, disait Arnauld, même chez ceux qui ont le plus de lumières. » On le blâmait, au fond, mais pas comme on eût blâmé un autre homme ; on en était venu à raconter comme tout naturel ce qui, partout ailleurs, eût excité l'indignation. Voyez encore madame de Sévigné : parmi tant de lettres où reviennent les amours de Louis XIV, à peine en est-il quelques-unes où quelques mots permettent de conclure qu'elle ne trouvât pas cela tout à fait irrépréhensible ; et c'est à sa fille qu'elle écrit ! Les scandales qu'il donnait n'étaient pour ainsi dire pas des scandales ; le propre du scandale est d'être imité, et nous voyons que les mœurs de la cour furent moins mauvaises, au contraire, sous lui que sous ses prédécesseurs, même que sous son père, Louis XIII, dont la pruderie allait jusqu'au ridicule.

Dira-t-on que cette amélioration n'était que dans les formes ? Nous ne le pensons pas. Après la brutale immoralité des cent dernières années, une certaine décence extérieure améliorerait nécessairement le fond. En ôtant à la débauche la possibilité de s'afficher, Louis XIV lui était son principal attrait aux yeux de la jeune noblesse.

Que si maintenant on demande comment il se faisait qu'en affichant ses propres désordres Louis XIV eût l'audace et le pouvoir de forcer tout le monde à cacher les siens, nous avouons qu'il y a là quelque chose d'étrange ; mais l'histoire est formelle sur ce point. Il était en quelque sorte trop grand pour qu'on osât s'autoriser de son exemple. « C'est le seul prince, dit Duclos^a, dont l'exemple n'ait pas fait autorité dans les mœurs publiques. Personne n'eut osé dire : *Je fais comme lui*. On respectait en lui ce qu'on n'aurait pas osé imiter, comme les sages païens qui adoraient un Jupiter

a. *Considérations sur les Mœurs.*



séducteur et adultère^a. » Lui qui avait enlevé une femme à son mari^b, il gourmandait hardiment les époux qui ne faisaient pas bon ménage. Nul n'avait l'air de lui en contester le droit, ou, si on le faisait, c'était si bas qu'il ne nous en est rien revenu, et, en attendant, on obéissait. Bien plus : il n'était pas rare que des pères ou des époux vinsent eux-mêmes le prier de faire une leçon à un fils qui se dérangeait, à un mari infidèle, à une jeune femme trop légère. Et qu'on ne croie pas que ce soient là des traits de sa vieillesse, ou au moins de son âge mûr : avant trente ans, au plus fort de ses désordres, nous le voyons déjà remplir ce rôle ; il ne lui fallait qu'un mot, qu'un regard, pour se retrouver en pleine possession de toute l'autorité que ses vices semblaient lui avoir ôtée.

L'abbé de Fénelon n'avait donc fait que partager une impression à peu près universelle ; peu d'hommes, en France, étaient capables d'échapper aussi complètement que son oncle à la magique influence du roi. — Il se hâta de lui promettre encore qu'il resterait éloigné de madame de Montespan.

— Et l'autre ? dit le marquis,

a. Il est en effet bien remarquable que nous ne trouvons pas dans toute l'antiquité un seul exemple de gens s'autorisant ouvertement des désordres des dieux. « Ce que Jupiter a fait, pourquoi ne le ferais-je pas ? » dit un personnage de Térence. (*L'Eunuque*, acte III.) Mais ce personnage est un jeune homme aussi impie que débauché. Un débauché non impie n'eût jamais dit cela.

b. « Avec cet épouvantable fracas qui retentit avec horreur chez toutes les nations, » disent les Mémoires de Saint-Simon. Pour l'honneur de la morale, on voudrait que ce fût vrai ; mais, historiquement, c'est faux. Nous ne voyons pas qu'il y ait eu ni *épouvante*, ni *horreur* ; on ne fut pas même étonné, car on était prêt à tout. « Me connais-tu ? » dit un jour la marquise à un paysan qui la saluait. « Oh ! oui, madame. Est-ce pas vous qui avez eu la charge de madame de la Vallière ? » Le pauvre homme n'y entendait pas malice ; mais son expression était parfaitement juste. L'état de maîtresse du roi était une des charges de la cour, tout comme celle d'écuyer ou de confesseur.



— L'autre? . . .

— Oui; madame de la Vallière^a.

— On la dit toujours décidée à prendre le voile.

— C'est cela. Quand le monde ne vous veut plus, on se donne à Dieu. . .

— Vous êtes sévère, mon oncle. Il paraît que sa vocation est sincère. M. de Condom^b en est convaincu, et vous savez qu'il la voit beaucoup depuis quelque temps.

— C'est un bon garant; puis, à tout péché miséricorde. A propos, est-il ici, M. de Condom?

— Oui, depuis avant-hier. Il est revenu avec le Dauphin.

— J'ai reçu une lettre où il est question de lui, et je veux la lui montrer.

— Une lettre?

— De M. Arnauld.

— De M. Arnauld! Prenez garde. Ils ne sont déjà pas trop bien ensemble.

— Et c'est un grand malheur. Cette lettre ne les rapprochera probablement pas; mais je ne crois pas non plus qu'elle risque de les diviser davantage. — Et le père Bourdaloue?

L'abbé était surpris que son oncle ne lui en eût pas encore parlé.

a. *Madame*, depuis que le roi l'avait créée duchesse. (Duchesse de Vaujour.)

b. Bossuet, alors évêque de Condom.